

Madame la Rectrice de l'Unil, Mesdames, Messieurs les Rectrices et Recteurs des autres universités présentes, Mes Cher(e)s collègues,

C'est avec une émotion non feinte que je prends la parole au nom de mes trois éminents et éminentes collègues, dans cette université de Lausanne où je suis venu pour la première fois, il y a trente ans, presque jour pour jour. C'est en effet le 9 juin 1989 que le professeur Jost organisait une rencontre intitulée « Littérature populaire. Peuple et littérature ». Depuis cette date, je n'ai cessé de revenir, pour des cours, des conférences, des colloques et des jurys de thèse dans cette université. En regardant le cursus honorum de mes trois collègues, je me suis demandé quel démon grec avait pu prendre un malin plaisir à rassembler, pour une remise de doctorat *honoris causa*, une géographe éprise d'écologie et de défense de la nature, la professeure Ellen Wohl, qui parcourt inlassablement les fleuves du Colorado en cherchant à le protéger, une spécialiste du management et de l'entrepreneuriat, la professeure Antoinette Shoar qui nous vient du MIT où elle enseigne la finance et qui est experte en gouvernance des entreprises, le fondateur du Paléo Festival de Nyon, Daniel Rosselat, qui a reçu, parmi les nombreux artistes qui se sont produits chez lui, l'admirable Joan Baez, et moi-même, professeur d'histoire contemporaine, spécialiste du livre et de l'édition, mais aussi des révolutions politiques du XIXe siècle et des prisons.

C'est probablement en songeant à la dissonance que provoquerait la réunion de personnalités aussi diverses que le *daimon* caché dans l'Olympe, et sorti du banquet que présidait un Socrate bien décidé à bousculer toutes les traditions, a présidé à cette association de tempéraments aussi différents. Si l'écologie et la finance moderne ne font pas bon ménage, l'histoire culturelle que je représente ici s'intéresse autant à l'opéra qu'au rock, au folk ou au tag. De Goya à Chantal Goya, dit mon ami et collègue Pascal Ory, l'historien du culturel met ses goûts personnels et ses préférences esthétiques entre parenthèses pour tenter d'étudier avec autant d'ardeur toutes les productions culturelles de l'humanité. Récusant le terme de mentalités qui a eu son heure de

gloire, avec Robert Mandrou et la deuxième vague de l'Ecole des Annales, et lui préférant celui de représentations mentales, il cherche à comprendre ce qui motive et anime les hommes et les femmes, en évitant de les confondre par un usage de catégories trop vastes et peu respectueux de la diversité des genres.

Historien du livre et de l'édition, j'ai été amené à m'intéresser de près à la naissance d'un nouveau type social, l'éditeur (*publisher* ou *verleger*) dont l'archétype fut un personnage que les Suisses connaissent bien puisqu'il s'agit de Charles-Joseph Panckoucke, le premier éditeur au sens moderne du terme. Schumpetérien avant la lettre, et je retrouve ici les enseignements de ma collègue Antoinette Schoar, Panckoucke délocalisa en Suisse, enfin dans la principauté alors prussienne de Neuchâtel, l'impression d'une partie de ses livres, et fit appel à un consortium de financiers hollandais pour soutenir ses publications. Homme d'affaires, expert en marketing avant la lettre, il édita Voltaire et Buffon, fit de nombreux séjours en Suisse et dans le reste de l'Europe, et concilia l'amour de la marchandise et celui du ferment, se refusant à opposer l'argent et les lettres. Après lui, des éditeurs *selfmade men*, Louis Hachette en France, Noah Webster aux Etats-Unis, Thomas Nelson en Angleterre, Fritz Payot à Lausanne, illustrèrent à leur manière cette capacité qu'eurent certains instituteurs ou professeurs à se transformer en capitaines d'industrie en tous points comparables aux grands capitalistes qui accompagnèrent la première et la seconde révolution industrielle en Europe et dans le monde.

Peu soucieux d'écologie et encore moins respectueux de la diversité des peuples et des cultures, les chevaliers d'industrie du XIXe siècle participèrent allègrement à l'exploitation éhontée de leurs semblables et de la nature. Les Indiens d'Amérique comme les Africains et les Asiatiques éprouvèrent les plus grandes difficultés à comprendre en quoi l'homme blanc leur était supérieur, et il en fut de même en Australie et en Polynésie. Toutefois, quand on examine la destinée d'un William dit Bill Cody, d'abord colonel de l'armée américaine puis tueur de bisons au service des grandes compagnies ferroviaires et, enfin, organisateur d'un

extraordinaire *Wild West Show* dans lequel il rendait un vibrant hommage au talent équestre des guerriers indiens, et à leurs cultures, on se dit que, décidément, les dieux de la mythologie grecque aiment concilier les contraires et se moquer de la logique des humains. Une des premières manifestations de l'internationalisation de la culture, trente ans après la publication de *Uncle Tom's Cabin* qui avait également fait le tour du monde, comme *Le Comte de Monte-Cristo* et un certain nombre de romans mélodramatiques de l'époque, le cirque de Buffalo Bill se produisit à Paris en marge de l'Exposition universelle de 1889. Celle-ci vait vu la tour Eiffel et l'électricité illustrer les bienfaits de l'acier et de la nouvelle énergie pour laquelle Thomas Alva Edison avait bâti le palais de Menlo Park dans le New Jersey, et pour qui Villiers de l'Isle-Adam avait écrit un roman intitulé *L'Ève future*.

D'une certaine façon, le Paléo Festival Nyon est l'héritier de ces grands cirques qu'avait initiés Phynéas Taylor Barnum, et on dit communément aujourd'hui d'un imprésario qu'il est un excellent barnum s'il est capable de déplacer des foules immenses pour un concert de rock ou d'électro. Hommes d'affaires, eux aussi schumpetériens et capables de développer des grappes d'innovation pour réussir, ces entrepreneurs de spectacles furent, pour certains, des financiers d'envergure, tout aussi performants que les Rockefeller ou Carnegie dont on sait qu'ils furent les éminents représentants de cette *leisure class* qu'analysait avec brio, en 1899, un professeur de sociologie nommé Thorstein Veblen. Un des premiers à s'intéresser aux conséquences de la financiarisation des sociétés et à la consommation ostentatoire, Veblen sert de trait d'union avec le développement des grandes universités dont il fut un spectateur critique, depuis Yale où il étudia jusqu'à Chicago et Stanford où il enseigna. De ses origines paysannes et norvégiennes, il avait conservé l'amour de la nature et eût apprécié les efforts entrepris à l'université du Colorado pour sauvegarder le Grand Canyon et son parc non moins exceptionnel.

C'est par le biais de Thorstein Veblen, analyste ô combien aigu des établissements d'enseignement supérieur de son temps, que je reviens à l'université de Lausanne. Venue au monde comme une faculté de théologie, en 1537, à l'instar des autres universités européennes, l'Unil, alors Académie, s'est diversifiée à la fin du XIXe siècle et ouverte au monde, au point de devenir, aujourd'hui, un des plus brillants établissements d'enseignement supérieur européens, la médecine, la biologie, la chimie, avec son premier prix Nobel en 2017, ajoutant leur rayonnement à celui des sciences humaines et sociales dont le bâtiment, si justement dénommé Anthropole, est connu des chercheurs du monde entier. Je me contenterai d'évoquer ici un colloque organisé par le professeur Hans-Ulrich Jost, avec le concours de François Vallotton, qui réunissait, autour de la même table l'historien polonais Karol Modzelewski, l'inventeur de *Solidarnosc*, Giovanni Levi, un des pères de la *microstoria* italienne, Marcel van der Linden, alors directeur de l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam, Daniel Bensaïd, philosophe français contestataire et professeur à l'université de Vincennes-Saint-Denis, et bien d'autres intervenants communiant dans le même désir de n'être pas dupe du monde qui nous entourait. J'aurais pu évoquer d'autres rencontres, avec Philippe Kaenel, et les historiens d'art spécialistes de Jean-Jacques Grandville et de Rodolphe Töpffer, un des pères de la bande dessinée moderne, Sébastien Guex et les historiens critiques du système bancaire suisse, les sciences du sport, évidemment importantes dans la cité du CIO, les sciences criminelles, ou les hautes études commerciales qui sont des pôles d'excellence de votre université, mais je courais le risque de vous lasser puisque vous connaissez mieux que moi les mérites de votre *alma mater*.

Il me reste à vous remercier, Madame la Rectrice, Mesdames et Messieurs les doyens, et vous, Mes Cher(e)s Collègues, pour ce doctorat *honoris causa* qui nous réunit ici, aujourd'hui, dans cette cérémonie où vos toges rappellent que les universités sont un lieu privilégié d'étude et de recherche. Dans un monde qui court de plus en plus vite vers on ne sait quel destin, où les

ignorants et les faussaires monopolisent l'information et tentent d'étouffer toute voix hétérodoxe, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que la réflexion et le doute font partie intégrante de l'activité du chercheur. Alors que chacun est sommé d'étaler sur le web et dans les réseaux sociaux sa vie privée et la plus insipide de ses sensations, il faut redire avec force que l'université et la recherche ne peuvent vivre dans l'immédiateté, qu'elles ont besoin de temps et de distance avec l'événement pour l'analyser et le comprendre. Nous mesurons le risque de cette distance qui permet aux négationnistes et aux escrocs de toutes natures d'occuper l'espace médiatique. C'est pourquoi nous devons répondre avec nos armes, nos revues, nos cours, aux défis que nous lance l'époque dans laquelle nous vivons. Quand le mensonge est devenu, non plus un ensemble de *fake news* mais des *alternative facts*, le risque est grand de voir nos concitoyens incapables de distinguer le vrai du faux, et sombrer dans un relativisme qui menace l'essence même de notre travail scientifique.

Des chercheurs, autrefois, furent victimes de l'intolérance et de l'obscurantisme, par exemple le grand médecin et imprimeur humaniste Michel Servet, brûlé vif à Genève en 1553, ou Galilée, obligé de cacher ses découvertes essentielles après intervention du Saint Office, en 1616. On pourrait allonger indéfiniment cette liste et aller jusqu'à aujourd'hui, mais l'essentiel n'est peut-être pas tant dans les censures dont souffrirent nos grands ancêtres que dans la difficulté qui guette le chercheur du XXI^e siècle lorsqu'il s'écarte de la *doxa* dominante, désormais toute puissante dans les nouveaux médias. Notre siècle est devenu coutumier des lynchages médiatiques qui valent les autodafés du temps jadis et le pilori des réseaux sociaux est pire que celui qui couvrait de honte le condamné d'autrefois qu'on exposait en place publique. Pour résister aux fatwas qui avaient condamné à mort Salman Rushdie en 1989, Pierre Bourdieu et d'autres intellectuels de renom avaient imaginé un parlement des écrivains qui eut son utilité. Peut-être convient-il de méditer cet exemple et songer à bâtir une nouvelle agora destinée à réunir tous ceux qui continuent à croire dans les vertus de la recherche.

A l'époque d'Erasme, d'Aldo Manucio et des humanistes qui firent de l'Europe de la Renaissance un haut lieu de la pensée, un adage était à l'honneur, mais en horreur à tous ceux qui refusaient la liberté de penser. *Ut libri sint liberi*, disait cet adage : là où il y a des livres sont les hommes libres. Jamais plus qu'aujourd'hui on a eu besoin de livres et de savants capables de les écrire, l'article de revue à comité s'ajoutant évidemment au volume qui véhiculait seul, autrefois, le savoir. J'aime à penser que c'est cela que votre université a voulu récompenser en nous faisant docteurs *honoris causa* dans nos disciplines, et je ne peux conclure qu'en me réjouissant, au nom de mes trois collègues, Ellen Wohl, Antoinette Schoar et Daniel Rossellat, et au mien, de constater qu'il existe encore des lieux enchanteurs, pareils à ces villages des montagnes neuchâtelaises, La Chaux de Fonds et Le Locle, dont parle Jean-Jacques Rousseau dans sa *Lettre à D'Alembert sur les spectacles* de 1758. Tous leurs habitants, des paysans transformés en ouvriers horlogers l'hiver, étaient de forts lecteurs et, ajoutait le promeneur traversant cet Eldorado : « Ils raisonnent sensément de toutes choses, et de plusieurs avec esprit ». Puissions-nous continuer longtemps, à l'université de Lausanne et dans nos centres de recherche respectifs, à penser et à utiliser l'écrit comme un moyen de contribuer à la formation d'une conscience éclairée et citoyenne.

Je vous remercie...

Jean-Yves Mollier